

arts en France sont appréciés, applaudis et encouragés.

Fabioni jeta un regard timide sur les amies de la marquise. S'inclinant avec dignité devant la marquise de Simiano, Fabioni murmura :

—Madame la marquise, je ne sais qui a pu vous parler de mon talent ; mais on a dû l'exagérer, et vraiment je suis indigne de jouer devant une aussi noble compagnie.

—Si, si, répondit légèrement la vieille dame, vous jouez très-bien, Pierre me l'a dit, et il s'y connaît, je crois ; il a été ménétrier dans son village.

—Pierre ? demanda timidement Fabioni.

—Oui, mon domestique, répondit étourdiement la marquise.

—Jugé et recommandé par un domestique, oh ! mon Dieu ! pensa-t-il.

Ses lèvres tremblèrent, les pommettes de ses joues se colorèrent, une larme d'humiliation humecta ses yeux brûlants.

—Madame la marquise, commandez, j'obéis, murmura-t-il.

—On ne commande pas à un artiste, on l'écoute.

Fabioni épaula son instrument et débuta par deux accords vigoureux, étranges, on eût dit deux plaintes d'un mourant. Puis vint une mélodie singulière de rythme ; tantôt brusque, saccadée, nerveuse, bizarre ; tantôt langoureuse, douce, poétique, divine comme une symphonie chantée par des anges ; et sans transition revinrent aussitôt des accords inattendus, des soubresauts de notes, des arpegges singuliers, qui semblaient des hurlements de douleur, des cris de désespoir.

L'auditoire était impressionné : c'était comme une étreinte qui prenait à la tête et descendait au cœur. La signora Campioni, rêveuse, cherchait à comprendre ces doux accords, ces doux cris de l'âme, et cette mélodie sauvage, puissante ; elle essayait de traduire cette symphonie, douce comme une de ces prières qu'on adresse à Dieu ou à sa mère.

Fabioni continuait toujours ; il ne voyait plus ce qui était autour de lui : il avait oublié et l'endroit où il se trouvait et son auditoire attentif. Les yeux hagards, il semblait lire dans un livre invisible dont chaque page était une partie de sa vie, dont chaque feuillet reproduisait un poème déchirant : son histoire. Lorsqu'il eut fini, il s'appuya défaillant contre un fauteuil. Personne n'osa le complimenter : il est des talents que souilleraient des bravos vulgaires. Il avait grandi de dix coudées ; à son tour il dominait l'auditoire.

—Tiens, je suis émue, dit avec surprise et mauvaise humeur la marquise de Simiano.

Vertuehou ! comme disait fou mon mari, ce musicien m'a vivement touché ! Petite, viens m'embrasser.

Et la vieille dame, pour cacher son émotion et peut-être une larme, embrassa plusieurs fois Charlotte.

Toutes les dames se levèrent pour féliciter l'artiste.

—Monsieur, vous avez dû bien souffrir, dit la duchesse de Maufrigeuse en lui prenant affectueusement la main.

—Beaucoup, madame, murmura Fabioni avec effort.

—Vous devez avoir un grand cœur, monsieur, ajouta la baronne de Souviran, vous sentez vivement, et votre musique n'est que l'écho de votre cœur.

Fabioni passa son mouchoir sur son front moite et porta une main à sa poitrine, qui brûlait. Il vacilla sur ses jambes.

La signora Campioni avança une chaise.

—Maestro, lui dit-elle en appuyant sur ce mot, un seul homme a votre talent ; s'il n'était à Florence, je croirais l'avoir entendu : c'est Viotti.

—Mon maître ! répondit-il en s'affaisant sur la chaise.

La marquise de Simiano, légère par tempérament, insouciant par principe, secoua le nuage de tristesse qui l'enveloppait et reprit :

—Signor Fabioni, vous avez un grand talent, c'est incontestable ; mais pendant qu'on va préparer la collation, ne pourriez-vous nous jouer quelque chose de gai, de vif, d'amusant : une barcarolle de votre pays, ou un joyeux boléro italien ? Qu'en dis-tu, chérie ?

La marquise consulta du regard la jeune fille, tout en lui lissant les boucles blondes de sa chevelure. Charlotte fixa ses grands yeux bleus sur le musicien.

—Je ne sais, dit-elle, mais je voudrais que monsieur jouât toujours.

L'artiste eut un regard de mansuétude pour la jeune fille.

Il commença un de ces chants italiens d'une mélodie si touchante, si suave, si poétique, d'un rythme si pur, enfin un de ces chants que l'on entend le soir alors qu'une gondole glisse le long des lagunes de Venise ou qu'une barque sillonne le golfe de Naples, alors que le soleil vient de se coucher par delà des mers, et que tout dans la nature entonne un chant de reconnaissance envers Dieu.

La signora Campioni le connaissait ce chant de tous les Italiens.

En ce moment des domestiques passèrent derrière le musicien ; ils portaient sur des plats d'argent des fruits et des biscuits pour la collation. Fabioni, placé devant une glace,